

ROMAN-PHOTO

Chaque quinzaine, rendez-vous avec les photographes.

Emmanuel Sougez, austère mystère

● Palais de Tokyo (47.23.36.53), jusqu'au 28 juin.

Si l'on s'accorde à croire qu'une photographie n'est pas nécessairement un boum rétinien, et le photographe un tripié en manque de gibier, on n'hésitera pas à écrire combien **Emmanuel Sougez** laisse d'abord sans voix. Une perplexité facile à comprendre, ce qui ne veut pas dire aisée à saisir, née d'une volonté de rigueur, voire de pureté, qu'il assumera jusqu'à sa mort, le 24 août 1972, à quatre-vingt-deux ans. C'est cette ruée vers l'ordre qui donne à ce travail beaucoup d'étrangeté, il n'y a aucune place pour l'à peu près: tout est fixé d'avance. On l'aura compris, en refusant les surprises liées au développement ou au dérangement arrangé (ni retouche, ni flou), Sougez a forcé sa photographie à exister dès la prise de vue, rejoignant ainsi une philosophie proche



«... celle de la technique peut-elle être compensée par un apport d'art?», son désir de dégriser l'esthétique photographique, «un art de voir et de faire voir».

Savoir, donc, se pencher sur un ananas, un chou, la joue d'un gosse sur une vitre humide, le torse de Vénus, une plume, des sardines, une porte ouverte, une femme nue... Et essayer, avec la lumière la plus naturellement juste, d'en révéler l'austère mystère. Quoi de plus banal et de plus sensuel qu'une grappe de raisins de l'année 1929? Quoi de plus simple et de plus merveilleux qu'un dos aux mains croisées, celles de Dora, en 1934? C'est bien cette balance du «plus» qui déconcentre, comme si l'œil forcé au jamais vu, au zapping, au pire, n'arrivait plus à être au point mort: voir clair.

«L'éclectisme de ses lectures n'avait d'égal que ses goûts, parfois apparemment antagoniques, chez ce franciscain amateur de courses de taureaux, ce classique qui défendait les parcs anglais face aux jardins à la française. Son orientation personnelle n'entravait en rien son admiration pour l'œuvre de confrères très éloignés de ce qu'il recherchait. S'il était tolérant au point d'admettre qu'on prononçât son nom "Sougès" quand il faut dire "Sougé", il était implacable face à une œuvre qu'il considérait comme dépourvue de sincérité.» Le dernier mot à Marie-Loup Sougez, sa fille.

Brigitte OLLIER

Et un livre coédité par l'AFDPP et Créaphis, 104 pp, 235 F.

CLIC-CLAC

Mandelbaum

«*Tout se passe entre le cristallin et le gluant.*» Jean-Claude Lemagny, protecteur des ombres à la Bibliothèque nationale, présente ainsi

l'intempestive Ann Mandelbaum. Ceux qui ont aimé les *Visiteurs* apprécieront ces boucliers grisants qui dégorgeant un langage aux abcs vertueux. Les autres n'y distingueront qu'un rince-bouche pour clowns gloutons.

B.N., galerie Colbert (47.03.81.26) et galerie Jean-Pierre Lambert (42.78.62.74), jusqu'au 29 mai.

Delpierre

Tendres aussi, les bouteilles à la mer Méditerranée de Lin Delpierre, vaillant enfant de Niépce, première



Poncin

Aux Puces, Catherine Poncin trouve matière à inspiration dans des boîtes en carton où dorment des visages inconnus. S'engage alors un dialogue possessif, entre refoulement et attraction, elle les sauvant du passé à coups de recadrages, eux se laissant convaincre. C'est doux.

Galerie de l'Institut d'études supérieures des arts (45.35.87.46), jusqu'au 21 mai.